LE Cœur du P. Didon

(Documents Inédits.)

J'ai passé l'autre jour deux heures inoubliables.

Quelqu'un m'avait dit :

—Voulez-vous rendre visite à la plus fidèle amie du P. Didon ? Lorsqu'il mourut, elle publia les lettres presque quotidiennes qu'elle avait reçues de lui. Mais ce qu'elle n'a conté à personne, c'est le secret de l'affection spirituelle qui les liait l'un à l'autre. Il y a là un mystère d'âme, très délicat, qu'elle vous confiera peut-être. Si elle consent à parler, vous aurez, sur le caractère de l'illustre religieux, des lumières toutes nouvelles. Et puis elle a conservé des pages fréquemment qu'elle n'ose pas imprimer d'abord, mais qui, maintenant, pourraient être révélées. Enfin la confidente du P. Didon est une femme supérieure. Et vous tirerez un gros profit de son entretien.

Il n'en fallait pas tant pour éveiller ma curiosité et ma sympathie.

L'Amie du P. Didon réside ordinairement à Saint-Pétersbourg. Elle n'est que de passage à Paris. Elle habite, dans une vieille rue du faubourg Saint-Germain, un logis silencieux et discret. C'est là que je l'ai trouvée. Elle n'était pas seule. Elle causait avec un père dominicain à qui elle me présenta. Et je vis bien que leur réunion n'était pas un pur effet du hasard, et que j'y étais pour quelque chose.

Ce moine a beaucoup connu Didon : il fut un peu son disciple et le témoin des derniers événements de sa vie. Sa physionomie ouverte et franche, le ton de son discours et la netteté de son regard me plurent infiniment. Et quant à l'Amie, elle me conquit de suite. Elle a franchi le cap de la première jeunesse ; des roses de ses joues se sont fanées, quelques fils d'argent sont épars dans ses cheveux. Mais elle dut être belle ; elle l'est demeurée par ce qui ne vieillit pas, par l'expression des yeux, qu'elle a bleus et limpides et par les lignes du visage. Je devinai que la vérité allait sortir de leurs bouches et, dès le début de notre conversation, je me sentis à l'aise et en confiance.

—Oui, murmura-t-il, le père Didon fut calomnié ; on ne lui rendit justice ni dans le sein, ni hors de l'Eglise.

—Oui, soupira-t-elle, ce fut un cœur admirable. Si je vous disais comment je l'approchai et comment il m'accueillit....

Il se fit un profond silence.

Et l'Amie commença....

Elle n'avait pas vingt ans. Il en avait trente-cinq. L'éducation, la forte culture qu'elle avait reçues, irritaient, sans l'assouvir, son désir d'apprendre. Elle ne voyait pas clair dans sa destinée. Elle avait besoin d'une direction morale. Une parente, à qui elle envoyait l'aveu de ses tourments intimes, communiqua ses lettres au P. Didon. "Il n'y a que vous, lui dit-elle, qui puissiez la discipliner". Le P. Didon lut ces billets ; leur tristesse, l'étrange désordre qu'ils décelaient, l'émurent. Il répondit à la date du 9 août 1875 :

"Vous avez un esprit ouvert à la lumière, un cœur inquiet parce qu'il est vide et affamé, une imagination éprise d'idéal, une âme digne d'être toute à Dieu. Pour vous, telle que je vous devine, le monde ne vous séduira pas longtemps".

La jeune fille, soutenue par cette bienveillance, dépêcha au P. Didon sa confession complète et sollicita un retour l'appui dont elle avait soif. "—Si vous devez être sauvée par moi, répliqua le Père, nous nous verrons. "Cela me semble écrit". Il ne restait plus qu'à convenir d'une entrevue. Elle eut lieu. Quel était le trouble de la pénitente, vous le pressentez !

—Je parus devant lui. Je lui avouai mes doutes, mes angoisses ; je ne cachai pas le peu de goût que j'avais pour le commerce des prêtres, et la confiance instinctive qu'il m'inspirait, lui qui ne ressemblait point aux autres. Il me témoigna une ineffable bonté. Ah ! ce premier entretien ! Tous les mots en sont gravés au plus profond de moi-même. J'entends le père, et—en fermant les yeux—je le vois !

Dès lors, entre ces deux âmes, qu'un dessein de la Providence a rapprochées, des relations presque journalières s'établissent. Le père prodigue les avis que l'on accueille avec gratitude et que l'on médite avec ferveur.

"Dans toute vie humaine, écrit-il, il y a deux côtés, le grand et le petit. Dans toute destinée, il y a deux chemins : le vulgaire et l'héroïque : le petit côté de votre vie, ce serait de rester ce que vous êtes, irrésolue, inquiète ; le grand côté, ce serait de sortir de vous et de suivre l'appel de Dieu. Le petit côté, en un mot, ce serait de devenir vieille fille ; le grand côté, ce serait n'épouser un homme digne de vous et, si vous n'en trouvez pas, d'épouser le Christ et la pauvre humanité qui souffre, qui est misérable et qui a tant besoin d'être aimée. Vous êtes la première jeune fille à qui je parle ainsi".

Les semaines s'écoulent. La pénitente continue de s'enivrer du vin de cette parole, qui lui devient nécessaire, comme l'air qu'elle respire. Et peu à peu un sentiment doux neuf l'envahit, la soulève au-dessus d'elle-même : elle ne sait pas s'il est d'essence humaine ou divine, tel ce qu'elle aime le plus, des paroles consolantes qui lui sont versées par celui qui les verse, et si c'est Dieu qu'elle aime en Didon ou Didon qu'elle aime en Dieu. Mais elle aime ! Son affection, sa piété filiale a des accents si passionnés, que le père en éprouve quelque remords. Il s'accuse d'avoir déchaîné cet orage. Il cherche à l'apaiser.

"Soyez calme, soyez forte. Regardez plus haut. Je ne dois pas, je ne veux pas être dans votre vie "un élément de trouble. J'y serais "une énergie pleine de sérénité".

Ce sont les conseils de la sagesse. Il est bien rigoureux de s'y attacher. Il y a telle minute où les plus fermes résolutions s'évanouissent. La jeune fille ne vit plus que dans l'attente de cette voix qu'elle espère chaque jour, et dont l'accent la vivifie. Elle s'exalte à ce point que le père Didon s'en épouvante. Il est lentement gagné par cet incendie qui la consume. Quelquefois, au milieu d'une de ces conversations, où bien des choses qui palpitent en eux-mêmes, n'osent s'exprimer, il se réfugie dans la prière :

"—A genoux, ma fille ! Récitez avec moi le "Pater"!

L'invocation produit son miraculeux effet. Quand ils se relèvent, leur agitation est calmée, leur paix reconquise. Mais ces luttes perpétuelles, cette crise sans cesse conjurée et renaissante, offre des dangers que le père Didon devine et redoute. Il exige qu'on les fuie. Il impose à sa pénitente, et il s'impose ce sacrifice. Elle s'en ira très loin; durant des mois, durant des années, jusqu'à ce que sa raison ait vaincu ses sentiments. Et lui aussi, il étouffera cette faiblesse, contre laquelle il n'avait plus d'armes, il repoussera l'aiguillon du péché, il s'arrachera à sa mortelle douceur.

Elle courba la tête, elle partit. Pendant près de trois ans elle s'exila. Et leur vertu fut victorieuse.

—Du moins, nous nous écrivîmes. J'ai là, toujours, les chers feuillets que sa main empilait pour moi et qui m'aidaient à vivre. Je ne m'en sépare point.

L'Amie s'est tue. Elle est restée songeuse. Nous respections son recueillement, comprenant la mélancolie où la jetait cette évocation d'un passé si vieux déjà, et si proche.

Cependant le dominicain l'exhorta à poursuivre son récit.

Ces événements s'accomplissaient en 1876. C'est l'époque où la réputation du père Didon prenait un brillant essor. Ses prédications, ses conférences remuaient la foule. Son éloquence n'excitait pas seulement l'enthousiasme, elle appelait la contradiction, elle invitait à la polémique. Il y avait en elle quelque chose de combatif, d'agressif. Elle ravissait les uns, elle irritait les autres. Elle ne laissait personne indifférent. Il n'est pas nécessaire de retracer ce qu'il advint des prédications de Saint-Philippe-du-Roule et les démêlés qui s'ensuivirent. Ils sont dans toutes les mémoires. Le père Didon n'ignorait pas ce qui se tramait contre lui dans l'ombre et la défiance où le tenait l'autorité ecclésiastique. Il s'était rendu à Rome, auprès du Saint-Père, afin de requérir son appui. Il l'obtint plus complètement qu'il n'eût osé l'espérer. Le 23 mars 1879, il adressait à l'Amie, à sa languissante Amie, un billet qui lui peignait l'immense satisfaction qu'il venait d'éprouver.

"Comme je sortais, le Saint-Père "me mit la main sur l'épaule : il "m'accompagna deux ou trois pas. "J'aimais cette main du Christ sur "moi. J'allais sortir, lorsqu'il me "dit à voix haute et avec un geste "hardi : "Continuez, Didon, continuez"! Ce fut le dernier mot. Je "l'ai emporté comme un mot d'ordre. Un vieux monde finit, cher "enfant. Un nouveau naît avec "labeur. Léon XIII en sera le "parrain".

Malgré la protection de Léon XIII, Didon fut frappé et sa prédication brusquement interrompue. Il dut retourner à Rome et comparaître devant le général de l'Ordre, le P. Larrocca, qui lui dit, après l'avoir embrassé : "Vous n'êtes pas un "apôtre, vous êtes un tribun ; vous "ne convertissez pas les incroyants; "vous les confirmez dans leur incrédulité. Vous n'avez pas l'esprit "de l'Evangile. Vous avez compromis l'ordre, en disant qu'il était "dans vos idées". Didon accepta ces reproches, sans mot dire. Il voulait revoir le pape. L'audience qu'il sollicitait lui fut refusée. Il se rendit au couvent de Corbara, en en Corse, dont on lui imposait le séjour pour une période indéterminée.

L'opinion, qui assistait à ce drame et en surveillait avec un intérêt très vif les péripéties, fut confondue d'une telle docilité. Elle apercevait en Didon un autre Lamennais, un autre Hyacinthe. Elle le voyait dépouillant le froc, rentrant dans la vie civile, revendiquant ses droits de citoyen libre.

Fut-il sur le point de franchir le Rubicon, de couper le câble qui l'attachait à l'Eglise ? La tentation était d'autant plus forte qu'il avait, près de lui, un coeur sincère prêt à le soutenir, à partager ses épreuves, à s'associer à son sort bon ou mauvais. L'Amie, la triste Amie, n'attendait qu'un signe pour tomber dans ses bras et lui apporter le baume d'un inaltérable amour. Il lui suffisait de dire un mot. Il n'avait même pas à le prononcer. On l'eût deviné. On l'eût cueilli sur ses lèvres closes. Il refoula le cri qui allait s'en échapper. Il se meurtrit, se déchira la poitrine. Cette fois encore, le chrétien vainquit l'homme. Mais quel combat !

—Les lettres que j'ai publiées, a continué l'Amie, donnent une idée imparfaite de ce martyre. Il en est une que je n'ai pas voulu joindre au recueil. Elle est d'une beauté déchirante. Elle est trop belle. J'ai craint, en l'imprimant, de soulever des tempêtes. Elle peint à nu l'âme du captif, son déchirement, sa plaie ....Je voudrais vous la lire....Et je n'ose....Elle est si sévère pour certains !....Elle flétrit et brûle comme un fer rouge....

L'Amie est allée quérir la précieuse relique. Elle la tourne, la retourne entre ses doigts. Elle hésite. Le père dominicain l'encourage du regard. Enfin elle se décide ; elle déplie les feuillets. Ses yeux s'y posent à peine. Elle les a dévorés si souvent, qu'elle en possède le contenu. Elle ne lit pas la lettre, elle la récite ; et, si l'on peut dire, elle la pense. Et peu à peu, sa voix lente et claire s'attendrit ; elle s'imprègne de la douleur du P. Didon ; elle la reflète. Leurs âmes, à cette minute, se rejoignent et se fondent.

—Ces lignes portent la date du 18 janvier 1881. Il était très malheureux. Sa mère malade le mandait près d'elle. On refusait de le laisser partir. Or, par une poignante coïncidence, c'est à l'heure même où elle mourait, loin de son fils, qu'il m'écrivait cette lettre. Peut-être y a-t-il une corrélation entre l'amertume qui en déborde et le pressentiment de la catastrophe qui lui avait annoncée le lendemain. Ecoutez... J'omets les premières lignes, qui sont toutes personnelles.

"Corbara, 18 janvier 1881.

"...Ma conduite, "humainement "parlant," est de la folie. Me soumettre....et pourquoi ? Et à qui? "—A votre supérieur ?—Il se trompe.—En êtes-vous bien sûr ?—Qu'on "me juge !....Pourquoi sais-je traité de cette façon unique ? Où sont "mes fautes ? Qui a rendu témoignage contre moi ?—Mais vous compromettez l'Ordre.—Alors, je me "retire.

"Voilà ce que l'homme eût fait "en moi ; et quand j'ai écrit à cette "malheureuse personne qui a commis le crime de jeter en pâture, au "public, mes paroles, quand je lui "ai écrit :

"Je comprime tous mes sentiments "humains," il n'y avait pas à se "scandaliser comme l'on fait ces "êtres sans entrailles et sans sincérité qui ne savent pas que dans "tout chrétien, comme dans tout "moine, il y a un homme—un homme, vous entendez, c'est-à-dire un "être personnel, un être indompté, "un être à représailles. Cet homme "existe en moi. Sous mes surfaces "douces et apaisées, sous ma foi de "chrétien, il y a des tempêtes, des "révoltes, des impatiences, des fureurs.

"J'ai comprimé tout cela pour l'amour du Christ. Sans lui, j'aurais "dit à mon général quatre mots "terribles et je serais parti. Je ne "souffre ni l'injustice, ni l'oppression. Un homme qui les endure "est faible, il est lâche. Si je n'étais qu'un homme, je me mépriserais moi-même pour m'avoir pas revendiqué mes droits ou flétri l'injustice qui me les ravissait.

"Oui, je comprime tous mes sentiments humains et—s'il faut vous "dire plus—je les comprime jour par "jour, sans trêve. Ma lutte est incessante : je n'ai pas plus de repos, "après neuf mois d'ensevelissement, qu'au premier jour. Je vis dans "le Christ, mais je sens bien que "l'homme vit toujours, qu'il est "comprimé, qu'il n'est pas mort. "Et il ne mourra pas. Il ne doit "pas mourir. La grâce de Dieu "me suffit. Je ne demande point "la cessation de la lutte ; je demande la force du Christ pour la porter "avec joie. Je ne laisse point voir "ces effroyables tempêtes, à personne....J'ai des joies de l'Esprit qui "me gardent la sérénité de l'âme ; "je laisse aller aux autres ce rayonnement doux et je garde le secret "de mon calvaire. Et, encore une "fois, vous oseriez supposer que moi "—homme—je serais soumis ? Non, "non, je ne le suis que pour être fidèle au Dieu que je sers et à qui "j'ai tout donné.

"Cette nuit, je rêvais. Cela m'arrive rarement et puis, le plus souvent, mes rêves sont sans intérêt.

"J'aperçus deux hommes : l'un "plus faible, l'autre robustement "taillé et membré. Ils avaient l'air "d'hommes du peuple ; le plus fort "prit le plus faible qui se laissa saisir ; il le suspendit—l'autre ne disait rien—il le torturait—il ne disait rien—il le pinça, il le tordit "d'un bras féroce—la victime ne "bougeait pas plus que si elle eût "été cadavre, et elle vivait.—L'autre s'acharnait. Il était tout en "sueur, les gouttes tombaient de son "front, enfin son bras se lassa et je "le vis se retirer, posant la main "sur ses yeux, comme n'en pouvant "plus.—La victime avait fatigué le "bourreau. Je me réveillai.

"J'avais l'âme accablée et je me "palpai, en me disant : comme je "souffre !

"C'est moi la victime, entendez-vous. Dieu seul sait ce que j'endure entre ces quatre murailles "blanches, aux pieds de ce Christ à "qui j'ai donné ma vie, en proie à "tous les drames intimes que l'homme connaît quand on lui demande "de tout sacrifier. Je souffre dans "tout ce que j'ai de plus noble : "dans mes idées, dans mon apostolat, dans ma justice, dans mon caractère, dans ma dignité, dans ma "légitime indépendance, dans mon "sacerdoce, dans ma foi, dans mon "patriotisme, dans mon avenir, dans "mes disciples, dans tout....

"Mais le Christ me soutient, et "je puis ajouter qu'au milieu de ces "agonies, le bois à longs traits les "joies de l'Esprit. L'Homme est "torturé, mais le Christ tressaille "en moi. Qu'il soit béni ! Aimez-le, "puisqu'il me soutient.

"Cette lettre sera bien sombre ; "mais, que dis-je ? n'aura-t-elle pas "le rayon de soleil qui m'éclaire et "me ravit dans ma prison et dans "ma tombe close ?

"Un rayon de soleil divin, ça "apaise tout, ça transforme tout. "Tenez, en voilà un qui frappe le "haut des rochers, à l'horizon, au "bord de la mer ; c'est ravissant. "Oh ! la lumière ! comme j'en ai le "culte et comme je voudrais la donner à tous ces pauvres assis dans "les ténèbres, loin de Dieu !"

La lecture est terminée. Et l'Amie parle encore. Et il semble qu'elle continue de nous lire d'autres lettres, également douloureuses et meurtries. Elle nous conte l'odyssée du père Didon apprenant la mort de sa mère, quittant sans permission Corbara, sautant dans une barque de pêcheur, assailli par le gros temps, abordant après deux naufrages sur les côtes de France, courant à son village natal, et n'y trouvant qu'une tombe fraîche, sur laquelle il s'écroule, fou de regret et de désespoir. Pourtant il regagna sa cellule. Et, comme toujours, il inclina son front sur la pierre de la règle monastique.

L'Amie s'est arrêtée. Elle reprend, après un long silence :

—J'ai eu tort de vous lire cette lettre. J'eusse mieux fait de la détruire !

Mais le dominicain la rassure ; il dissipe ses scrupules :

—Non, mademoiselle, vous ne trahissez pas le P. Didon, vous le glorifiez. Son âme est de celles qui peuvent et doivent se montrer sans vêtement. Elle nous donnent l'exemple.

Le dominicain ajouta, comme s'il pensait tout haut, comme s'il répondait à quelque réflexion venue du fond de lui-même :

—Notre Eglise est parfois bien dure, bien impitoyable pour ses fils!..

A son tour, il la parla de Didon, évoqué sa mémoire, ses propos familiers. Il nous a cité les aveux qu'il avait reçus de lui. Quelques-uns sont précieux à retenir. Un jour, Didon lui disait :

—Voyez-vous, mon enfant, deux écueils menacent les prêtres. Entre trente et trente-cinq ans, c'est l'orgueil. Quand leur personnalité s'affirme, et se développe, s'ils ont du talent, une valeur propre, le goût de penser, ils sont enclins à l'indiscipline, ils se révoltent sous le joug pesant et cependant nécessaire de l'Eglise. Un peu plus tard, quand l'âge les a mûris, entre quarante et cinquante ans, ceux d'entre eux qui ont eu une jeunesse sans défaillance sont accessibles à l'Amour. Entendez-moi bien. Il ne s'agit pas de l'Amour charnel, mais d'un sentiment plus élevé et qui toutefois, par accident, peut y conduire. Il s'agit d'un mouvement, inné dans homme, et que j'appellerai l'instinct paternel, et qui le porte à détester la solitude, à rechercher l'affection des créatures et à semer autour de lui et à répandre la vie. C'est là le second péril, que le prêtre et le moine sont exposés à subir. Pour l'éviter, ils doivent s'armer d'un triple airain. L'éternelle tentatrice, la femme, se présente devant eux avec ce qu'elle a de plus redoutable, non pas sa beauté, mais ses larmes. Elle cherche un soutien. Elle l'implore. Il est si doux de lui tendre la main ! On cède à ce plaisir, qui a l'apparence d'un devoir. Prenez garde. La porte est ouverte, vous ne pourrez plus la refermer. Et vous glissez sur la pente des molles délices. Ne succombez pas ! Ecartez la coupe de volupté ! N'en approchez pas vos lèvres ! Raidissez-vous !

Et voilà ce que l'expérience du P. Didon suggérait à son disciple. C'est qu'il avait passé par ces tumultes et qu'il avait successivement repoussé ces deux assauts !

Je regardais l'Amie, tandis que le père dominicain nous rapportait ces paroles. Et je crus voir ses paupières se mouiller.

Je pris respectueusement congé d'elle.

Hier, je me suis rendu au collège d'Arcueil, où l'on inaugurait la statue de Didon. Sa vivante image, taillée dans le marbre par le ciseau de Puech, se dressait au centre du jardin. C'est bien le moine ardent, prompt à l'action, le lutteur infatigable qu'a modelé le maître sculpteur ; c'est le moine guerrier, contemporain des croisades, et le moine pionnier, accessible aux idées nouvelles et qui va de l'avant, vers l'avenir. Cette robuste enveloppe cachait des trésors de sensibilité, que j'ignorais la veille encore, et qui maintenant m'étaient connus. Le héros m'apparaissait sous un angle différent. J'étais presque offensé de la banalité du décor qui l'entourait, de ces estrades à velours rouge, à crépines d'or, de ces orphéons jouant des marches vulgaires, et de l'appareil bruyant de cette fête. Je l'eusse voulue plus recueillie, plus intime.

Au moment où j'approchais de l'estrade, le P. Gaffre prononçait son panégyrique. Il louait le caractère du P. Didon, son courage ; et très hardi lui-même, et très chaleureux, il ne craignait pas d'aborder les questions essentielles où son illustre prédécesseur se complaisait et d'effleurer la brûlante politique. Le P. Gaffre est un magnifique prédicateur. Il a le geste, la voix, la période, le souffle. Pourtant, à la modestie un peu trop humble de son exorde, et à l'envolée lyrique de sa péroraison, je préférai les phrases où il analysait, avec tact et clairvoyance, l'intelligente bonté de Didon:

"Il aimait son siècle. Oui, malgré "ses vices qu'il savait flétris, véhémentement, il l'aimait. Il se plaisait à voir dans les secousses qui "font trembler le sol, non les coups "de l'anarchie qui est la fin d'un "monde trop vieux, mais les soubresauts du chaos qui est l'avènement d'un monde nouveau....Il "aimait....Et on l'aimait....Au "jour de ses funérailles, j'ai vu sangloter des hommes.. Et j'ai compris comment avait su se faire aimer celui qui se faisait ainsi "pleurer."

A ce moment, je cherchai l'Amie.. Elle se tenait assise, parmi les auditeurs, dans la foule, sans que rien la désignât aux indifférents. Et il me sembla que ses yeux bleus, où se mirait l'azur du ciel, étaient pleins de fierté, de mélancolie et de tendresse. Et je sentis qu'elle était heureuse—et que les romans inachevés sont les plus beaux romans de la vie !....

X.

Meeting du conseil sur le yacht royal.

Presse Associée.

Londres, 26 juillet—Le duc de Devonshire, président du conseil, et d'autres membres du conseil privé sont partis d'ici par train spécial pour Southampton cet après-midi pour assister à un meeting du conseil sur le yacht royal Victoria et Albert au large de Cowes, île de Wight.

Ce sera le premier meeting de conseil qui ait jamais été tenu dans un lieu semblable ou dans de pareilles circonstances.

Le temps est très beau à Cowes aujourd'hui. Le roi Edouard a passé une excellente nuit et n'a éprouvé aucun effet désagréable de la croisière d'hier autour de l'île.

Télégrammes du commandant McLean.

Presse Associée.

Washington, 26 juillet—Le ministère de la marine a reçu le télégramme suivant du commandant McLean, du Cincinnati, le plus ancien officier de marine américain dans les eaux Vénézuéliennes, daté de La Guaira, aujourd'hui :

"Le président du Vénézuéla est arrivé aujourd'hui à bord du Restaurador sur lequel flottait le pavillon. Ce navire a été salué par tous les cuirassés étrangers et les batteries de terre.

"Le Président est parti par rail avec ses troupes pour Caracas, Vénézuéla. Il a l'intention de marcher de Aragua sur les troupes révolutionnaires.

"Le service des trains a été interrompu ce matin par les révolutionnaires. Ceux-ci ont été repoussés par les troupes du Vénézuéla. Le gouvernement Vénézuélien occupe Valencia.".

HISTOIRE DE JEU.

I

On parlait de ce "grec" qui vient d'être exécuté dans un cercle de Paris, et chacun racontait une histoire : seul, notre ami le capitaine J....ne disait rien.

—Vous serez donc le seul à ne pas fournir votre écot ? lui demandai-je.

—Si vous y tenez....

—Parfaitement !

—Fort bien ! .... Cependant, je vous préviens que mon histoire, à moi, ne ressemble guère aux vôtres, et que mon voleur est fort intéressant.

—Tant mieux! On vous écoute, mon cher !

Le capitaine alluma une cigarette et se mit debout contre la cheminée du salon. Nous nous étions rapprochés pour mieux l'entendre, avec cette avidité un peu curieuse des hommes qui ne sont, en somme, que de grands enfants. Au dehors, un gai soleil de mai qui luisait à travers les volets mi-clos.

II

"C'était il y a six ans, dit le capitaine. Je tenais garnison à M...., une ennuyeuse petite ville dans un ennuyeux petit département. Pas une distraction ; j'aimais le théâtre : à peine un affreux café concert de bas étage. Une fois ma journée de travail terminée, je ne savais que faire, et peu à peu j'avais pris l'habitude d'aller chaque soir au Cercle de l'Union, le seul que la ville possédât. On le nommait ainsi parce qu'on s'y disputait toujours. En général, on y jouait peu, excepté pendant les trois grandes foires de l'année qui duraient chacune huit jours.

"Une après-midi d'automne, vers le commencement d'une de ces foires, j'arrivai au Cercle de bonne heure.

"Il y avait beaucoup de monde que je ne connaissais pas : de riches fermiers qui venaient rarement en ville, ou des gentillâtres du pays qui abandonnaient peu leur château.

"—Un grosse partie aujourd'hui, me dit un habitué ; ce sera curieux.

"Je me tournai vers la table de jeu et je retins un geste de surprise. Le banquier était un tout jeune homme de vingt-deux ou vingt-trois ans que je connaissais de vue. Il m'intéressait, car son père, mort très bravement à Magenta, lui avait laissé peu de fortune et un nom difficile à porter. Il ne venait que rarement au Cercle et ne jouait pas. Je demeurais donc fort étonné de lui voir tenir une banque et une grosse banque, car les billets et les louis s'amoncelaient devant lui.

"—Combien à chaque tableau ? demanda quelqu'un.

"—Oh ! dit un gros fermier en riant, M. de Mertens a la veine ; il peut tenir à banque ouverte.

"Le jeune homme était fort pâle : il y avait une sorte d'égarement dans ses yeux.

"—Banque ouverte ! balbutia-t-il.

"Ce fut comme un signal pour la malchance. Dix fois de suite le malheureux Mertens perdit. En un quart d'heure, la banque avait sauté.

"Un autre joueur prit sa place, et la partie continua, si animée, si passionnante, que je me laissai griser moi-même et me mis à jouer comme tout le monde.

"Il n'y avait plus de place autour de la table et je jouais debout, tenant à la main mon chapeau, où je jetais nerveusement mon gain qui grossissait de minute en minute.

"La partie était plus passionnée que jamais, quand quelqu'un me cria :

"—On vous vole, capitaine !

"Je fis un geste brusque et, d'instinct, je saisis une main, la main de M. de Mertens où se froissait le billet de mille francs qu'il venait de me prendre.

"Le visage du malheureux était convulsé.

"J'échangeai un regard avec lui, un seul, et je vis remuer quelque chose dans ses yeux agrandis par l'épouvante.

"—M. de Mertens est dans son droit, dis je tranquillement, et je m'étonne qu'on ait osé porter une pareille accusation contre un homme tel que lui : nous sommes associés ; il a pris l'argent dont il a besoin : voilà tout.

"Les explications furent très brèves. L'individu qui avait crié venait pour la première fois au Cercle et ne connaissait pas M. de Mertens ; les joueurs, qui se tenaient debout, étaient un peu pressés les uns contre les autres ; le nouveau venu avait vu une main se glisser dans le chapeau, et, croyant qu'on me volait, il avait crié.

Il fit d'humbles excuses à M. de Mertens, que tout le monde entourait en se lamentant sur le déplorable incident soulevé par la sottise d'un maladroit.

"Puis, on se remit à jouer et M. de Mertens sortit.

"Trois jours se passèrent sans que j'eusse des nouvelles du jeune homme. Qu'il ne fût pas très friand de me revoir, rien de plus naturel. En le sauvant, j'avais sauvé l'honneur posthume d'un brave soldat ; mais, enfin, je trouvais étrange qu'il n'eût pas cherché d'une manière indirecte à me témoigner sa reconnaissance.

"Un soir, je sortais de chez moi pour aller rendre quelques visites, lorsque mon ordonnance me dit qu'une dame m'attendait au salon.

"C'était une femme de quarante-cinq ans, au visage calme et fier, au regard loyal.

"—Je suis Mme de Mertens, me dit-elle: mon fils m'a tout raconté, et je viens vous remercier de nous avoir gardé intact l'honneur de notre nom.

"—Madame....

"—Mon fils était follement amoureux d'une femme qui, toujours, lui demandait de l'argent ; il s'est ruiné pour elle, il a joué, il a perdu...Vous savez le reste.

"J'étais fort mal à l'aise, car la douleur de cette noble femme me remuait profondément ; elle était debout devant moi, et des larmes brillaient dans ses yeux noirs.

"—Une folie de jeunesse....Madame, balbutiai-je...je verrai votre fils, je le gronderai.

"Elle hocha gravement la tête.

"—Vous ne le verrez pas, capitaine : il s'est engagé dans l'infanterie de marine, et je ne suis venue que lorsqu'il a été parti.."

III

Nous avions écouté le capitaine J.... sans l'interrompre ; lorsqu'il se tut, il y eut un court silence.

—Et le dénouement, capitaine? Qu'est devenu M. de Mertens ?

—Il est mort, messieurs. Il y a quelques années, j'ai reçu une lettre qui venait de Kélung : une pauvre petite lettre, écrite d'une encre pâle, sur du papier jauni déjà. Elle contenait ces quelques lignes :

Je suis grièvement blessé....L'amiral Courbet vient de m'apporter la croix... mais je vais mourir... Je vous l'envoie, ma pauvre croix, à vous qui m'avez sauvé, et je serais heureux si vous la portez.

—Voilà pourquoi, messieurs, au lieu d'accrocher à mon uniforme la décoration que la chancellerie de la Légion d'honneur m'a donnée, je porte la croix du sergent d'infanterie de marine Mertens, qui, après s'être conduit comme un voleur, est mort à Kélung comme un héros.

ALBERT DELPIT.

LE Volcan du Morvan.

On se souvient qu'aussitôt après la catastrophe de la Martinique toutes les imaginations étaient hantées par la peur des éruptions. Les habitants de l'Auvergne se demandaient si les vieux volcans du massif central n'allaient pas se réveiller. Du reste, dès le 12 mai, les journaux de la région du Creusot et d'Autun annoncèrent que des secousses de tremblement de terre, accompagnées de grondements souterrains, avaient été ressenties à Saint-Pierre-de-Varennes, localité située au pied d'un vieux volcan, dénommé Pic Drevin.

On a fait remarquer, que l'on avait dû s'illusionner singulièrement ; car le volcan du Morvan est depuis longtemps, géologiquement, on ne peut plus silencieux, mort et enterré. D'autres, renchérissant sur cette remarque, ont été jusqu'à affirmer qu'il eût été vraiment difficile que le volcan du Morvan fît entendre quelques grondements, puisqu'il n'y avait pas dans la région l'ombre d'un volcan. C'est aller cette fois, un peu trop loin. Il pourrait se faire tout de même qu'il y ait eu un volcan jadis, mais que c'est loin ! L'homme ne l'a jamais vu, jamais, jamais ! Et il compte si peu aujourd'hui que quelques géologues eux-mêmes ont oublié son existence.

Mais, ainsi que le fait remarquer M. François Miron, la région est si belle que vraiment il serait dommage de le laisser ignorer. D'autant que l'on peut se promener dans la région sans craindre le moindre tressaillement de la surface terrestre.

Le pic Drevin, trop oublié des touristes, émerge des terrains triasiques et est constitué dans son ensemble par le lias inférieur et le lias moyen ; il est recouvert par un chapeau de basalte très dur, d'aspect résineux, offrant comme le basalte d'Auvergne de nombreuses inclusions d'un joli minerai jaune, l'olivine, variété de péridot.

Qui dit basalte dit lave volcanique des derniers temps de l'histoire de la Terre avant l'apparition de l'homme. On n'a pas trouvé, jusqu'ici, autour du Drevin, de cendres ni de scories qu'auraient projetées les forces centrales avant de laisser couler la basalte. En sorte que, volcan il y a eu, il a été, cependant bien mal caractérisé. Par contre la région est toute sillonnée de failles, dont une, orientée N.-E., passe au pied du Drevin. Le pic se trouve à peu de distance du bord est du massif éruptif du Morvan, région très bouleversée, sillonnée de fissures et de failles qu'ultérieurement une injection vint remplir. La partie ouest du massif est essentiellement formée de roches à mica, granites, porphyres, filons métallifères, plomb, argentifère, pyrite de fer donnant lieu à des exploitations importantes.

La partie ouest ne renferme que des roches à mica, bi[illegible] micaschiste, gneiss, granit, pegmatite, etc. Pas de fil[illegible] mais, en revanche, beaucoup de minéraux intéressants : émeraudes, tourmaline, zircon, chlorophyllite, en beaux et gros cristaux. Les grenats, dont certaines gros comme des noix, abondent. Le fer titané se rencontre dans les alluvions. Un filon d'anatase, phosphate double d'uranium et de chaux, minéral très rare, en beaux cristaux jaunes à reflets verts, existait dans une pegmatite à Mormagne, entre Dre[illegible] et Autun ; il est disparu ou épuisé.

On voit que les jeunes minéralogistes en quête de beaux cristaux ne perdront pas leur temps en explorant le pays auquel l'éruption de la montagne Pelée fait une nouvelle renommée.

Les chats égyptiens.

Les Egyptiens, les premiers apprivoisèrent le chat. Gardons-les, si nous leur devons cet ami subtil et charmant que les sots disent perfide parce qu'il a le goût de l'indépendance et l'égoïsme parce qu'il a le souci de sa dignité, mais qui est ironique et câlin, très doux, très dévoué, généreux et passionné, à la conscience de son plaisir et conscient de la vanité du Cosmos.

Religieux, les Egyptiens l'divinisèrent. La déesse chat Bastit était alliée ou apparentée au Soleil, soit qu'elle fût sa sœur ou sa femme, ou sa fille. Le culte florissait surtout à l'est du Delta, et elle séjournait le plus volontiers à Poubastit, que les classiques appelèrent Bubastis. Chéops et Chéphrès lui consacrèrent un temple, vers l'époque où ils contruisaient aussi les Pyramides ; il fut rebâti par les Pharaons des vingt deuxième, vingt-sixième dynasties, et, plus tard, Hérodote le visita....

Ces détails nous sont donnés par M. Maspéro, dans la "Revue de l'art ancien et moderne" à propos d'une statuette en bronze trouvée dans la Basse-Egypte, au Tell Bastah, et qui figure, de façon la plus délicate et hardie, une petite chatte d'il y a vingt quatre siècles.

Le temple de Poubastit était l'un des plus fréquentés de la Basse-Egypte. On y venait de toutes parts, pour les fêtes de la chatte divine. C'étaient des fêtes très joyeuses. On y buvait par le Nil ; et des chansons amoureuses, que des joueuses de flûte et des batteuses de castagnettes accompagnaient, charmaient les loisirs de la navigation. Hérodote s'était laissé dire que sept cent mille personnes faisaient ainsi, chaque année, le pèlerinage de Poubastit. Les pèlerins offraient à la déesse féline des image en faïence, en bronze, en argent, quelquefois en or, et s'en retournaient. "Parfois, un pèlerin ayant vu mourir dans sa maison une chatte domestique, la vénérait particulièrement, la faisait momifier. Il emportait la momie avec lui et, parvenu à Poubastit, il l'enfermait dans une de ces figures qu'il consacrait...."

Bastit était une déesse capricieuse ; car tantôt elle protégeait les hommes contre les maladies, l'influence des esprits malfaisants—et tantôt aussi, perverse et méchamment, elle jouait avec sa victime comme le chat avec la souris. Mais son caractère divin n'était pas douteux.

L'ESPRIT DES AUTRES

Dieu dit à la rose : "Parfume-moi". Et puis au haricot : "Sois [illegible]

Au collège, au cours de littérature.

Le professeur.—La Fontaine se lia d'amitié avec Molière.

L'élève, interrompant.—Oh ! pour cela, alors, qu'on lui ait élevé un monument.

Le professeur, ahuri.—Quel monument ?

L'élève—La Fontaine-Molière pardi !

Au bureau de poste.

L'employé.—Cette lettre est trop lourde.

M. Berlureau.—Alors ?

L'employé.—Ajoutez un timbre.

M. Berlureau.—Me prenez-vous pour un imbécile ?....Ajoutez un timbre.... pour augmenter le poids !